AMERICANA.

IX

Oui, devenir princesse, duchesse, marquise, comtesse, baronne au moins, avec un nom qui rouule bien dans l'histoire du vieux monde aristocrat que des royautés et des blasons, est un rêve que fait et caresse volontiers la jeune Américaine du gros million resplendissant.

Elle se figure qu'un blason est quelque chose et que les armoiries sont une illustration.

Ce rêve, après tout, qui a son côté glorieux et vaniteux, qui vous permet d'être distinguée et placée au-dessus des autres, qui vous rapproche des rois et des reines dans une cour élégante et brillante, par lequel vous entrez dans le grand monde de la noblesse honoré et de l'aristocratie à laquelle, est-il donc absolument *irréalisable*?

Et serait-il *criminel*?

Le crime, certes, n'y est pas flagrant, et le patriotisme, cet *amor patriæ* dont madame la princesse de Chimay ne dit pas un mot en parlant de son amour pour Rigos le Bohémien, ne peut pas vous obliger à une démocratie d'égaux et à un républicanisme de citoyens et de plébéiens, dans lequel il y a des nègres. La femme, au demeurant, épouse la patrie de son mari et de ses enfants, et ses enfants, si elle en a, comme c'est probable, ne sont point destinés à devenir marchands de lard à Chicago ou policemen à New-York.

Cela était bon pour Astor, Smith, Miller ou Patrick.

Il est bien vrai que les Etats-Unis, à cette heure de souveraine grandeur, à part l'aristocratie un peu prosaïque du lard et du commerce, en possèdent une autre d'un ordre supérieur et plus éclatante, qui ne manipule pas le *business* de la même façon et aussi matériellement, et qui n'est inférieure à aucune aristocratie véritable dans le monde des intelligences et dans le domaine de l'esprit.

Outre que la boutique et le comptoir n'ont rien de déshonorant et d'humiliant, il ne faut pas croire que le comptoir et la boutique, avec des marchands pour types sociaux, soient tout aux Etats-Unis du dix-neuvième siècle et que la civilisation n'y ait pas un caractère plus élevé et une physionomie plus brillante et plus belle.

X

Car il y a des professions libérales aux Etats-Unis comme ailleurs, sinon plus, et l'on peut tout à la fois y conquérir la célébrité, l'honneur et la fortune.

Le peuple américain n'est plus, que nous sachions, un commencement de peuple, un peuple à l'état de confusion et de formation, sans règle, sans loi, sans langue, indéterminé, indécis, qui se cherche encore et qui n'est pas même sûr de son nom, de sa race et de son orgueil. Il sait lire, il sait écrire et il sait penser. Il a une puissance extraordinaire de créateur.

L'instruction et l'éducation, qui élèvent, supposons-nous, le niveau intellectuel et moral de l'homme aussi bien que de la femme dans le magnifique développement de la liberté et de la science, ont fait aux Etats-Unis, dans un siècle et quelques années, des hommes d'Etat de premier ordre, des sénateurs qui ne sont pas chauves comme dans le vieux monde, des législateurs dont l'éloquence est certaine, des juges dignes de l'hermine sans tache, des savants, des écrivains, des auteurs, des poètes, des artistes et des journalistes qui n'ont rien à envier à la caduque Europe des monarchies branlantes et des institutions vermoulues.

Il y a 104.805 médecins aux Etats-Unis et 89,630 avocats, tous diplômés!

Quelle nation civilisée dans le monde en possède autant?

Et si cette incontestable aristocratie des sciences, des lettres et des arts, avec la supériorité des hommes qui la composent, ne suffisait pas pour honorer cette république et ce peuple, faudrait-il considérer pour peu de chose ou pour rien les milliers de gentlemen, financiers, négociants et industriels, qui ne sont assurément point des hommes vulgaires, sans éducation et indignes d'une société policée?

Les Américains ne sont plus ce que Talleyrand disait, s'ils l'ont jamais été, et l'Américain, aussi fier que l'Anglais, aussi bien élevé que n'importe quel Européen, parlant sa langue avec autant de parlementarisme et de correction qu'un membre de la Chambre des Lords, n'est point le Jonathan qui rote sans façon, qui chique partout et qui met son pantalon dans ses bottes.

Gardons-nous également de lui refuser une piété sérieuse et des sentiments religieux véritables. Ses 88,203 clergymen protesteraient contre notre assertion aussi injuste que fausse.

Mais, malheureusement pour l'héritière des gros millions, il n'a ni princes, ni ducs, ni marquis, ni comtes, pas même des baronnets!

XI.

C'est pourquoi, tout bien considéré, nous ne devons rien voir d'absolument *criminel* dans le glorieux rêve de la jeune Américaine aux gros millions, même quand elle n'est ni belle ni jolie.

Ce qui n'est certainement pas le cas.

Car l'Américaine, cette fleur du Nouveau Monde à laquelle ne manquent ni le soleil ni la liberté, est communément d'une beauté qui n'est pas commune et qui ne manque aucunement d'éclat. Il y a en elle de la force, de la santé et de la fraîcheur, non sans une certaine distinction d'un caractère particulier et fier. Ce n'est point une créature faible, d'une volonté indécise ou nulle, anémique et prête à toute obéissance. Le sang qui coule dans ses veines est plutôt celui de commandement, et l'Américaine, soit par jeunesse de race ou soit par éducation, n'a que les nerfs qu'elle veut avoir et ignore les névroses des races malades et finies. Elle est, du reste, médiocrement sentimentale, et si la vanité, chez elle, surtout dans la gâtée du million, ne prenait pas la place de la fierté ou de l'orgueil, elle serait peut-être la femme supérieure. Pour elle, cependant, il faudrait sans doute qu'elle eût un peu plus de cette tendresse qu'on ne trouve pas toujours dans le protestantisme. Car l'Américaine est protestante, sans pourtant être infaillible. Ne lit-elle pas des romans?

Mais elle est assurément belle, bien qu'elle manque presque toujours de gracilité et parfois même de grâce.

Quant à son intelligence, elle n'est pas douteuse, et le cerveau de l'Américaine est un cerveau de femme bien conformé, ni trop gros ni trop petit, suffisamment meublé, où la pensée joue assez librement son rôle et calcule raisonnablement les choses du cœur.

Car si l'Américaine, anglo-saxonne par la race, c'est à-dire positive et pratique, même dans ses rêves, a l'intelligence sérieuse et l'esprit correct, on ne peut pas lui reprocher les faiblesses et les infirmités d'un *cœur bête*. Non pas, bien entendu, qu'elle manque de cœur et que son cœur n'éprouve point les émotions qui rendent la femme superbe et adorable. Car c'est surtout par le cœur que la femme est véritablement grande et belle. Une femme qui n'aurait pas suffisamment de cœur, qui trouverait même le moyen de s'en passer, pécherait par l'absence de toute affection.

Mais, par contre, il est si dangereux d'avoir le cœur faible ou bête.

XII

Et quand la jeune Américaine à gros millions, belle le plus souvent, très belle même avec ses millions, fait un rêve de *princesse* qui n'a rien de criminel et d'antipatriotique, comme nous l'avons dit, fait-elle donc un rêve étrange, inutile ou *irréalisable*?

N'y a-t-il plus de *prince* dans le monde, *charmants* ou autres; et la démocratie de nos temps, avec ses théories radicales et ses principes d'égalité devant la loi, a-t-elle donc supprimé partout les monarchies, les noblesse, les titres, les blasons et la science héraldique? N'y aurait-il plus que des citoyens et des plébéiens sur la surface du globe; ou s'il reste encore des rois et des princes quelque part, faut-il aller les chercher au pays de Ménélick ou dans le Soudan?

Heureusement, ce n'est pas le cas.

La France, il est vrai, a définitivement tempa avec la monarchie et l'empire pour consommer un mariage durable avec une république de démocrates. Ses princes du sang sont Dieu sait où, attristés par l'ingratitude du peuple qui ne sait pas même leurs noms. Versailles, ancien palais des rois, est un musée pour les chefs-d'œuvre des peintres morts. Les Tuileries de Catherine de Médicis sont brûlées, et l'Elysée du président Faure est sans cour, sans courtisans et sans courtisanes. S'il reste encore en France des nobles et des titrés, princes, ducs, marquis, comtes et vicomtes, dont tous les ancêtres n'ont pas été aux Croisades, ces titrés, pour la plupart, ont bravement accepté la démocratie et ses devoirs. Plus d'un d'entre eux s'est fait homme dans la société nouvelle par l'intelligence, par le travail et par la supériorité de la valeur personnelle. Beaucoup rient de leurs vieux parchemins et trouvent que leurs brevets et leurs diplômes modernes valent mieux. Ce sont des renégats sachant le progrès, que la raison approuve et que la justice honore. Et cela, du reste, a commencé à la grande Révolution française à laquelle plusieurs de leurs aïeux ont bravement pris part. Les inactifs et les improductifs sont rares. Est-ce que le mot *privilège* existe encore dans la langue française; et s'il y a véritablement une noblesse en France à cette heure, n'est-ce pas celle de l'intelligence, du savoir, du caractère, du devoir et du travail?

Au reste, pas de cour impériale ou royale, pas de courtisans, pas de fainéants et pas de privilégiés.

XIII

Mais si la France a contracté mariage avec les sans-culottes de la Révolution, il y a encore des cœurs à Londres, à Berlin, à Vienne, à St Pétersbourg, à Rome et même à Athènes, où les Micromégalonganthophiles sont princes, croyons-nous.

Et Bruxelles en Brabant, elle aussi, possède un roi, une reine, des princes, des ducs, une cour et des courtisans, bien que Léopold ne soit pas le roi d'un grand royaume et que sa couronne soit simplement constitutionnelle.

C'est même en Belgique, dans ce pays des Gaulois vantés par César et belliqueux; où Godefroy de Bouillon le grand croisé a sa statue, que Miss Clara Ward, la millionnaire de Détroit, trouva son prince cherché et cherchant, un Chimay-Caraman, le fils du premier ministre de Sa Majesté Léopold II.

La noblesse était bonne, avons nous dit plus haut, et les barres à l'écusson des vieilles familles princières ne signifient pas grand'chose.

Quant à la *mésalliance*, chose quasi-criminelle autrefois, elle ne signifie absolument rien aujourd'hui, et il est même difficile, comme dans ce cas et bien d'autres, de dire lequel des deux se mésallie le plus et trompe le moins.

Mais le gros million aujourd'hui, n'est point insolent quand il s'adresse à l'aristocratie du nom et à l'antiquité du titre. Il a des vertus qui lui permettent de parler en souverain. C'est lui qui, en matière de blason à redorer, payera les vieilles dettes, liquidera les hypothèques, renouvellera les équipages et la livrée des laquais, restaurera le palais et le château, fera bouillir convenablement les marmites d'une cuisine devenue triste, etc., etc, car chaque prince a ses goûts. L'un aime les chiens et la chasse, l'autre aime les bons vins et les bons repas, le troisième aime le jeu et les filles, le quatrième aime tout cela.

De là, comme de juste, la nécessité et la souveraineté des millions.

La *mésalliance* est donc une question tout à fait secondaire et ridicule, qui ne peut plus choquer personne dans notre société et notre civilisation; et si vous rallie le prince ou le duc dont les aïeux ont gagné des batailles qui ont décidé du sort des empires, quand eux n'ont gagné que des paris de courses, ils auraient raison de vous dire que les temps sont changés, que les révolutions politiques et sociales ont modifié nos mœurs et nos caractères, voire même, qu'ils sont démocrates à leur façon, puisqu'ils foulent les préjugés sous leurs pieds et qu'ils mettent courageusement une couronne de princesse ou de duchesse sur la tête d'une bourgeoise ou de plébéienne.

N'a-t-on pas vu des rois épouser des bergères?

XIV

Mais cette millionnaire et ce prince pauvre, qui se chercheraient sans doute sans se connaître, s'aiment-ils quelque peu en se mariant? En d'autres termes, y a-t-il un peu d'amour dans leur mariage?

On n'est pas nécessairement mauvais parce qu'on est prince ou duc, même duc ou prince ruiné, et certains princes et ducs, gens bien élevés et non inutiles peuvent être aimés pour leur bonne figure, leur distinction et leurs qualités. L'amour est un grand démocrate, de même que la beauté est une puissante charmeresse.

Et se peut-dans très bien qu'une jolie millionnaire américaine, ayant beaucoup de bijoux sur elle, bien élevée et distinguée, séduisante même sans ses bijoux et ses millions, soit aimée pour elle-même par un prince ou un duc quelconque d'Europe; et si, son cœur parlant, pour nous servir des mots de la princesse de Chimay, elle répondait à l'amour du prince, du duc, du marquis ou du comte, il n'y aurait en cela rien d'absolument anormal. On peut aimer encore à notre époque, même avec l'illusion que l'amour sera éternel. Il l'est toujours, du reste, avec un changement de personnages.

Mais il faut bien dire exception admise, que les grands mariages du gros million et du titre, pour la plupart, d'un côté comme de l'autre, sont plutôt une affaire qu'un sentiment. Le cœur des deux, qui ne bat pas très passionnément, est ordinairement pour peu de chose dans cette union que l'église catholique considère comme indissoluble et ne rompt que dans des cas exceptionnels et fort rares.

C'est pourquoi, malgré l'énormité du mot en matière de sentiment et malgré les splendeurs de la noce, l'alliance du million et du titre ressemble beaucoup à un *marché*, volontaire du reste, et dans lequel il peut y trouver deux dupes et plusieurs victimes.

A vrai dire, quand l'intérêt seul existe comme mobile dans un acte où le cœur doit être présent, avec la conscience de la responsabilité et du devoir à remplir, qu'arrive-t-il le plus communément, surtout, comme dit la princesse de Chimay, quand le cœur vient à parler au lendemain ou au surlendemain du mariage, soit pour Rigos, soit pour un autre, soit pour plusieurs autres?

Car il y a des cœurs qui aiment à parler souvent.

XV

Ce qui arrive en ce cas, caché ou connu, mais plutôt connu que caché, n'est guère plus nouveau que moral, et nous ne savons pas trop ce que la *famille* peut y gagner.

Aux temps que Molière écrivait ses comédies, même sous la Régence et surtout pendant le règne de Louis XV, mais alors que la cour des rois avait des mœurs charmantes et faciles, certains mots n'avaient pas grande signification ou grande valeur morale dans les hautes classes et dans la noblesse. Cela, du reste, se passait entre gens du même monde, par mélange de blasons, sans bruit et sans scandale, fort galamment d'ordinaire, sans le moindre ridicule. Seul, George Dandin était ridicule n'ayant que ce qu'il avait mérité, sans toutefois avoir le droit de se plaindre, puisqu'il était Dandin et non le marquis de Malicorne. Ce Dandin, du reste, n'avait point l'esprit de la classe et du monde dans lesquels il était entré sans naissance. C'était un homme trop susceptible, de peu de race et d'éducation imparfaite.

Mais nous ne sommes plus aux temps de Molière, et si les mœurs valent sans doute mieux qu'en ces temps, les mots d'hier, fréquents dans la vieille comédie et simplement ridicules, ne se prononcent plus joyeusement par ceux qui ont la migraine. Ils vous tendent honteux et confus. Ils vous donnent un air tragique. Ils vous mettent l'épée ou le revolver en main. Ils vous forcent souvent à dénouer une situation désagréable et fâcheuse par un arrêt de tribunal et de cour de justice.

Et si le prince qui est l'offensé, qui devient le George Dandin de la chose, qui demande la réparation au tribunal, c'est cela par avocats, témoins et témoignages de ceux qui ont vu, "de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu," comme Molière disait lui-même, il faut bien admettre que le rôle du plaignant n'est pas tout à fait princier et peut même humilier un duc et un marquis.

Car un *divorce*, en Europe surtout, ne s'accorde pas sans preuves et sans témoignages.

Et si le plaignant, par la voix de son avocat, comme dans le cas Caraman-Chimay, peut dire au tribunal que l'on peut citer "assez de témoins pour apporter les preuves de vingt-deux actes justifiant la plainte, et de quatre fois autant d'actes du même genre en cas de besoin", il ne lui reste plus grâce, comme consolation conjugale, qu'à écrire comme l'autre George Dandin de la comédie:

Tu l'as voulu, prince!

XVI

Car si madame la princesse, précédemment en promenade artistique avec le musicien Rigos, n'a point être pas droit au premier prix de fidélité et de vertu, et si nous ne trouvons aucune excuse, excepté dans la folie, pour la mère qui abandonne ses enfants sans souci du mépris qu'ils auront pour elle, le prince n'ignorait pas en se mariant qu'il n'aimait point outre mesure, que la riche Américaine ne pouvait guère l'aimer pour sa beauté et son esprit, que leur mariage, dans lequel il y avait une duperie ou une tromperie mutuelle, était tout simplement une affaire, un calcul, un *bargain*, comme on dit en anglais, conclu entre une Américaine à plusieurs millions et un Belge à plusieurs titres. L'alliance, dans de telles conditions, sans la participation du cœur, en dehors de tout sentiment noble, était violée à son origine, condamnée comme action mauvaise, presque fatale dans ses conséquences.

Certes, en nos temps, on se marie pas toujours avec un grand amour dans le cœur, et les mariages d'amour, sans calcul, sans considération de dot, parce que l'on se plaît et que l'on se croit né l'un pour l'autre, sont fort rares, et peut être est-il bon de raisonner quelque peu un acte sérieux duquel dépend le bonheur ou le malheur de votre vie; mais le mariage purement intéressé, dans lequel le cœur n'est absolument rien, où les millions de la dot sont la seule cause déterminante, qui ne garantit l'accomplissement des devoirs dans aucun des deux contractants, est chose plus immorale qu'honnête, avec une rétribution presque inévitable à l'endroit du blason.

Et pourtant qui sait?

Qui peut donner à chacun des deux de sa part de responsabilité et d'erreur; et si le million n'a pas été plus vertueux, plus fidèle, aimant peut être, est-ce que le titre, de son côté, a toujours eu l'intelligence, la délicatesse et la distinction qu'on avait le droit d'attendre de lui? N'a-t-il jamais oublié que *noblesse oblige* et que la noblesse doit de la reconnaissance au million qui lui vient au secours et qui la sauve?

Quoi qu'il en soit, d'un cas particulier et fâcheux il faut bien se garder de faire une règle générale, et ceux-là sont des pédants qui disent en latin: *Ab uno disce omnes.*

J. GENTIL.

L'Esprit des autres...

Plus on grandit, plus on devient vaurien.

FLORIAN.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

LA FONTAINE

Pour une goutte d'eau déborde un vase plein.

V. HUGO.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.

FLORIAN.

Mortels! gloire, plaisir, tout n'est que vanité.

V. HUGO.

Je valse, dans mon temps, mon prix tout comme un autre.

REGNARD.

Chronique du Chiffon.

Une haleine de printemps pendant un moment avait permis aux dames de la Nouvelle-Orléans d'écarter leurs grandes pelisses frileuses, mais depuis mardi dernier, la neige et la glace les leur ont fait reprendre.

Les boléros, les chemisettes de fourrure sont un charmant vêtement de transition, avant les vêtements de demi-saison. Les chemisettes en fourrure astrakan, loutre ou martre, étroitement serrées à la taille par un ou plusieurs tours de ruban noué de côté, ou le boléro à grands revers allongeant la taille, entr'ouverts sur des devants blancs en dentelle et mousseline de soie, sont vraiment fort élégants. La jupe de drap noire ou de satin bien coupée est ronde et rasant terre; joignez-y une de ces toques capotes de couleur vive et fleurie, sans oublier le gros manchon, vous serez vêtue à la dernière mode et selon la saison.

On garnira définitivement les jupes. Rangs de velours ou de galons dans la hauteur à peu près complète. Ou bien applications d'étoffes de soie brodées et chenillées tranchant sur le fond.

Ce sont ces garnitures en applications qui reçurent le nom de *prétentaillée* au temps de Louis XIV et qui excitèrent si fort la verve critique de l'époque.

"Je suis à l'affût des modes, fait "dire Lesage à Mme Turcaret, et "puis me vanter d'être la première "qui ait porté des *prétentailles* dans "la ville de Valogne." La *prétentaillée* ou *falbalas* est aussi une chanson du temps. Nous aurons l'un et l'autre, car les volants ou falbalas orneront les toilettes de printemps.

Le prix si abordable des étoffes de soie, leur coloris séduisant semblent promettre aussi qu'elle auront une grande part dans les modes nouvelles. En tout cas, on pourra s'en approvisionner amplement. Les jupes de dessous en soie, *étant* indispensables au soutien des costumes, sont devenues une partie essentielle du luxe féminin. Toutes se font à falbalas de soie, de chiffons, de dentelle, avec les garnitures les plus compliquées, et beaucoup plus recherchées et fragiles que les robes qu'on porte; de plus, il faut les renouveler fréquemment.

MIRABEAU CONTRE BEAUMARCHAIS.

Il y a un épisode peu connu dans la vie de Beaumarchais auquel on se prépare à élever une statue: c'est la lutte que cet écrivain eut à soutenir contre Mirabeau.

L'auteur du *Barbier de Séville*, grand brasseur d'affaires comme l'on sait, était actionnaire d'une certaine Compagnie des Eaux, dirigée par les frères Perier et destinée à distribuer l'eau dans Paris. Beaumarchais rédigea pour elle une habile brochure qui avait pour but d'attirer le plus grand nombre de souscriptions. Mirabeau, employé en ce moment dans la maison de banque Panchaud, où il étudiait les questions de change et de crédit, sassura que la Compagnie ne pourrait pas tenir ses promesses et que d'ailleurs son monopole, pour un objet de consommation courante, était dangereux.

Beaumarchais répliqua avec sa verve et son esprit ordinaires, mais il ne savait pas quel terrible adversaire se trouvait devant lui. Le futur tribun lui décocha, en effet, quelques traits d'une sanglante ironie.

Après avoir fait connaître les motifs qu'il attribuait à son opposition contre l'affaire des eaux, Mirabeau ajoutait:

—Tels furent mes motifs. Peut-être ne sont-ils pas dignes du siècle où tout se fait pour l'honneur, pour la gloire, et rien pour l'argent; où l'on arme pour l'Amérique trente vaisseaux chargés de fournitures avariées, de munitions éventées, de vieux fusils que l'on revend pour neufs, le tout pour contribuer à rendre libre un des mondes....

Beaumarchais ne releva pas ces terribles allusions à une entreprise dont il était l'auteur; il se tint coi, et la Compagnie des Eaux, après cela, ne fonctionna que fort peu de temps.

POUR RIRE.

Le baron de Bourseformée arrive chargé de paquets et très inquiet chez une bonne amie;

—Je ne sais pas ce que cela veut dire, s'écrie-t-il, j'ai le nez gelé....

Et l'amie, qui n'a pas eu à se louer de la générosité du baron au moment des étrennes, de répliquer aussitôt:

—Rassurez-vous, mon cher, c'est un signe d'excellente santé chez les chiens!

Réflexion de pochard:

C'est drôle tout de même, dit un pochard à un garçon de buvette, dont il attend quelque chose: Quand on coupe son pain, il diminue; quand on coupe son vin, il augmente.

Lui à Elle:

J'entonnerai l'hymne de la vieillesse,
Et, convive enivré du vin de tes bontés,
Je passerai la coupe aux mains, de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.
DIRECTION F. CHARLEY.
Dimanche, 31 janvier, matinée à midi 1/2.
Cavalleria Rusticana.
Drame lyrique en deux parties, musique de Mascagni.
Le spectacle commencera par Le Chalet—opéra comique en 1 acte musique d'Adam.
Les portes s'ouvriront à 11 3/4.
Le soir, à 7 heures 20 précises,
Le Voyage de Suzette,
opérette en 4 actes et 10 tableaux, musique de Léon Vasseur.
Les portes s'ouvriront à 7 1/4—Rideau à 7 3/4 précises
Lundi, 1er février, bénéfice de M. Damiens.
La Traviata.—Intermède musical—Ballet.
31 jan—1 f

THEATRE ST-CHARLES.
Ce soir, Matinée Mardi, Jeudi et Samedi.
OLIVER BYRON,
Secondé par la charmante artiste,
KATE BYRON,
Et une Troupe Compétente, représentant Dimanche, Lundi, Mardi et Mercredi soirs. Mardi et Jeudi Matinées.
UPS AND DOWNS OF LIFE.
Jeudi, Vendredi et Samedi soirs et Samedi Matinée
THE TURN OF THE TIDE.
La semaine prochaine: PETER DAILEY dans A Close Shave.
31 jan—7 f

ACADÉMIE DE MUSIQUE.
Dimanche, lundi et mardi soirs, et mercredi matinée.
Quatre concerts seulement, par
La fameuse chanteuse
Yvette Guilbert.
Et sa troupe de concert d'opéra. Places réservées maintenant en vente.
La semaine prochaine—S. Kimith Russell.
29 janv—5 f

En Exhibition Maintenant
LA MERVEILLEUSE
PEINTURE
TRILBY
L'Etude la Plus Délicieuse faite de "Nou" Jamais Mise en Exhibition.
627 RUE DU CANAL.
Escorgnare Royale.
Admission.....10 cents.
22jan—1m

GRAND BAL PARÉ
—Donné par la—
Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans
LE SAMEDI, 27 FEVRIER 1897,
A la Salle Tulane, rue Dryades, entre Canal et Commune.
Prix du Billet.....$1 00
Chaque membre recevra une carte d'entrée personnelle. Les invitations de dames seront délivrées par les membres du Conseil et du Comité d'organisation.
Les soumissions pour la musique, la barre et le restaurant seront reçues jusqu'au 12 février, à 5 heures du soir, à l'Asile.
24 janv—24 31—fév 7 14 21 23 24 25 26 27

Crescent City Jockey Club,
REUNION D'HIVER,
Commençant le 14 novembre 1896
PLUS DE 100 JOURS.
Cinq courses par jour, pluie ou beau temps.
C. S. BUSH, Directeur.
SHERIDAN CLARK, Secrétaire.
R. W. SIMMONS, Juge-Président.
Les courses commenceront à 2 P. M.
Prix d'admission au "Grand Stand".....50 cents.
8 nov au 1er av inc

GRAND CIRQUE
—DE—
HALL, & REVILLON,
AU LEE CIRCLE.
Cirque, Ménagerie et Musée.
Tous les soirs à 8 heures; les portes seront ouvertes à 7 heures. Matinées dimanche et samedi à 2 heures, les portes seront ouvertes à 1 heure.
Prix d'entrée.....10 cts.
19 jan—2mm

Bureau de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, 25 janvier 1897—A l'assemblée annuelle des actionnaires tenue le 14 décembre dernier, les personnes suivantes ont été élues Directeurs pour servir pendant l'année 1897:

Hy Trépoulet,	S. Hernsheim,
R. W. Huntington,	P. Pozzi,
A. D. Lanaux,	H. Lange,
J. R. Vinet,	G. Cusachs,
F. E. Bernard,	L. Kohn,
G. A. Schneidau,	Geo Lanaux.

Et à une assemblée du Board qui a eu ensuite le 25 courant M. Geo Lanaux a été réélu président à l'unanimité et Chas D. Delery, secrétaire.

CHAS D. DELERY,
26 jan—7f Secrétaire.

Avis.

Excursions du dimanche à bon marché du New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R.
Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrive à 7.35 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 75c et $1.00.

J. S. LANDRY,
Surintendant.

J. S. LANDRY,
Agent général pour le Fret et les Passagers.

Mont—sam et dim

---

une baigneuse vue de dos et essayant l'eau de son bain avec la pointe de son pied frileux. Il y a dans l'art de Maxime un rien de libertinage miguard qui trahit la trop habile, la trop savante entente du succès: le péché, hélas! de ce peintre si remarquablement doué, qui aura vécu de la mode et qui en périra. Mais est-il conscient de cet esclavage devant l'opinion, de cette constante et adroite poursuite de la vogue, de sa flatterie envers le plus frivole des publics, celui des belles et vaines oisives du monde et du demi-monde?

Les ennemis de Fauriel affirment que oui. Moi je crois que non, et j'en eus la preuve, une preuve bien convaincante, me semble-t-il, dans l'anecdote qu'il me raconta sur ce panneau florentin dont la seule présence parmi ses ébauches était la vivante condamnation de toute son œuvre à lui. Et puis, s'il était vraiment le madré coureur de réclames que flétrissent ses envieux, Maxime aurait-il gardé malgré le succès, malgré la fortune, cette bonhomie qui rit dans ses yeux d'un bleu si clair, cette cordialité de poignée de main, cette physionomie si jeune qu'à trente sept ans, avec ses joues pleines et roses, ses blonds cheveux sans un fil d'argent, sa taille mince, on lui en donnerait à peine vingt-six? Non. C'est un artiste qui aime à plaire, aussi naturellement que d'autres aiment à déplaire, qui s'accommode aux exigences des marchands comme d'autres se révoltent contre elles, et, justement, cette complaisance et cette soumission apparaissaient dans son récit, en antithèse saisissante avec un de ces tempéraments de doctrinaires toujours rebelles,—antithèse qui donnait pour moi une portée particulière à une aventure qui par elle-même n'eût été qu'un épisode, comme tant d'autres, d'un voyage au delà des Alpes....

"—Tu ne devines pas le nom du peintre?" me disait-il, comme je m'hypnotisais devant le petit panneau florentin. Ne sois pas honteux. Il est mort très jeune et il n'est pas représenté, à ma connaissance, par plus de huit morceaux dans les musées d'Europe. Un au Louvre, quatre à Florence et à Milan, deux à Rome dans la galerie Doria-Pamphili, un à Londres, et voilà le neuvième. C'est Francesco Pesellino, un élève de Fra Filippo Lippi....

"—Et l'on trouve encore des chefs-d'œuvre comme celui-là, dans l'Italie de 1896, sans être un millionnaire Américain?....

"—Mais oui, cela date de mon séjour à Rome, l'hiver dernier, répondit Maxime; mais, à parler franc, la trouvaille est d'un autre, et puisque tu tiens album de figurines cosmopolites, j'ai bien envie de te crayonner, pour ta série, celle de l'original grâce auquel je possède ce bijoux. Mais tu as vécu à Rome, toi aussi.... N'as-tu jamais entendu parler d'un Français du nom de La Rochette?....

"—Le collectionneur de pierres gravées?....

"—Précisément.... Tu l'as rencontré?" et sur ma réponse négative: "Alors, il faut que je t'en parle, comme si tu n'en savais rien. Imagine-toi un vieillard tout frêle, tout menu, avec une face aussi émaciée que celle des Saint Bernardin des fresques, habillé de noir l'été comme l'hiver, avec des redingotes râpées, élimées, transparentes, mais sans une tache, et, toujours, été comme hiver, un pardessus sur le bras, en vieux Romain qui se mêle de la tramontane et des passage du soleil à l'ombre. Coiffe ce personnage d'un chapeau de haute forme en drap noir mat, mets-lui aux mains des gants de drap noir aussi, et tu aurais le bonhomme, si je pouvais te rendre le feu de ses prunelles noires, le pli méprisant de sa bouche, et, ce qui ne peut pas se traduire avec des mots, répandu sur toute sa personne, cet orgueil du connaisseur pauvre qui a dans sa poche trente ou quarante pierres antiques, dont la moindre vaut deux mille francs. *Mais elles ne sont pas à vendre!* Et mon La Rochette déjeune au café *Greco*, par économie, d'une tasse de café et d'une flûte de pain, qui, moyennant quatre sols, le conduiront jusqu'à six heures. A ce moment-là, une table d'hôte à vingt sous par tête le voit s'asseoir parmi de pauvres prêtres et des dévots de passage. Ceux-ci ne soupçonnent guère qu'ils ont à côté d'eux le plus fin connaisseur peut-être, en objets d'art, qu'il y ait en Europe.... Vingt-quatre sous de nourriture, dix sous de logement. Notre homme habite une chambre meublée qu'il paie quinze francs par mois. Et voilà comment, depuis quarante années qu'il mènecette vie et qu'il court l'Italie d'un bout à l'autre, sans jamais laisser son adresse à son appartement de Rome, le sire de La Rochette a pu, avec cinq ou six mille francs de rente, ramasser sa merveilleuse collection. J'en ai vu les empreintes — à son insu— chez un de ses amis.... Elle est unique!...

"—Est-ce qu'il n'augmentait pas ces revenus en envoyant quelques articles d'art à un journal ou à une revue? On m'a montré une colonne de sa façon, si je me rappelle bien, sur l'exposition de nos jeunes gens de la *Villa Médicis*, qui avait causé quelque indignation dans ce petit monde.

"Très exact, reprit Maxime, et c'est même par un de ces articles consacrés à ton serviteur que je fis d'abord sa connaissance, un très dur article, ma foi, sur mon arrivée à Rome, et qui ne me laissait guère pressentir que je lui devrais un jour ce divin Pesellino. Mais tu sais mon opinion sur la critique. Qu'est-ce que vaut le jugement de gens qui n'ont jamais tenu un pinceau, et qui ne savent pas comment un tableau est fait?.... Nous en étions là de nos relations, c'est-à-dire que j'avais entendu parler de sa collection et de son avarice, de ses manies et de sa sagacité, de ses enthousiasmes pour l'antiquité et la Renaissance, et j'avais éprouvé à mes dépens ses sévérités contre les modernes.. Et voilà qu'un hasard me fait assister aux derniers moments d'un de ses amis intimes, dont tu connais au moins le nom, Sauviat, l'archéologue?.... Quoi! pas même le nom! Ayez donc du génie, pour sombrer ainsi tout entier.... Sache seulement que cet inconnu a renouvelé l'histoire entière de l'architecture des Romains....Je t'expliquerai cela en détail. Il était savant, celui-là, comme la Rochette est collectionneur, avec l'âme de son âme, l'être de son être, ce qui l'a mené à mourir dans un garni de la *via Sistina*, tellement pauvre que si je ne m'étais pas trouvé là, moi et un autre, il n'aurait eu ni remèdes dans sa dernière maladie, ni enterrement convenable, ni tombeau. Quelle pitié!...."

Il paraissait avoir oublié, à ce souvenir, le Pesellino qui continuait à remplir l'atelier pour moi de son rayonnement de beauté sans que je pusse saisir par quel détour la mort misérable de l'archéologue Sauviat et les manies du sire de La Rochette se rattachaient à cette adorable peinture sur laquelle son regard s'hypnotisait toujours. Fauriel s'en aperçut, car répondant à ma muette interrogation, il continua:

"—J'arrive aux rois mages, prends patience. Rappelle-toi le proverbe, toscan comme ce panneau: *Siedi e sgambetta, e vedrai la tua vendetta*,—assieds-toi et balance tes jambes et tu verras ta vengeance. Mets le mot histoire à la place de vengeance, et écoute.... Il y avait huit jours que nous avions suivi, à sept personnes, le prêtre comptant le convoi du pauvre Sauviat, lorsqu'un matin, mon domestique m'apporta, dans l'atelier que j'avais loué pour la saison, place de la Trinité-des-Monts, et où j'étais occupé à peindre, la carte de M. de La Rochette.—En voilà une audace! pensai-je, en me remémorant l'article dont je t'ai parlé — puis tout haut: "Faites entrer." Et je vois apparaître le fantastique individu que je viens de te décrire, et tout de suite: parce que je n'aime pas votre peinture. Non, monsieur, je ne l'aime pas, et, vous-même, vous ne pouvez pas l'aimer, ayant reçu le don que vous avez reçu de là-haut. Mais vous vous êtes conduit vis-à-vis de mon cher grand Sauviat comme un homme de cœur. Je n'étais pas là. On n'a pas pu me prévenir. On n'avait pas mon adresse. Sans cela, monsieur, je vous aurais dit plus tôt: —Merci!....

"—Pour une entrée en matière, c'est une entrée en matière, fis-je en riant, et qu'as-tu répondu?....

"—J'aurais dû me fâcher, n'est-ce pas? répartit Maxime. Car enfin, si vous n'aimez pas ma peinture, qui vous force à la regarder et à venir m'en parler?.... Hé bien! je n'eus, sur le coup, qu'un sentiment, celui que cet excentrique bonhomme était d'une parfaite bonne foi, et que, de sa part, cette démarche extravagante était légitime.—Ce que je lui répondis? —Tout uniment que je le remerciais moi-même de sa franchise et de sa démarche. La conversation continua, comme il était naturel, sur cet infortuné grand savant qu'avait été Sauviat et dès même, puisque nous étions en Italie, non moins naturellement aux choses de l'art..... Toi et moi, nous avons assisté à des milliers et des milliers de discussions esthétiques, depuis quelque quinze ans, n'est-ce pas? Eh bien! jamais ni toi ni moi, n'avons entendu une parole plus éloquente que celle de cet homme parlant du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle. Pour lui, la décadence commençait avec Raphaël. Il l'aurait, je crois, traité de malfaiteur, s'il avait osé.... J'ai connu beaucoup de tes confrères et de gens du monde qui professaient ces opinions et qui confondaient d'ailleurs Giotto et Botticelli. Chez La Rochette, la passion pour les primitifs était d'une autre qualité. Au fond, ce collectionneur de pierres antiques avait une nature de moine. Il éprouvait devant le monde moderne une constante et furieuse révolte qui trouvait son apaisement dans cet art incomplet des premiers maîtres, tout pénétré de sérieux tragique et de foi profonde, d'ardent civisme et de conscience professionnelle, avec son réalisme idéaliste, si l'on peut dire.... Dès ce premier entretien quand j'eus constaté que cet homme connaissait, tableau par tableau, fresque par fresque, rétable par rétable, toute cette immense, cette infinie production italienne, il m'apparut comme le plus étonnant des amateurs d'